

Thomas Guillaud-Bataille est réalisateur radio, auteur de podcasts et metteur en scène. Il est aussi coordinateur des audioblogs d'Arte Radio depuis 2015. Il signe pour Radio MA un deuxième opus de *D-Rives*, création sonore initiée à Montbéliard en 2021, où il dérive depuis Belfort avec une classe de CM2 et quelques collégiens.

Comment a débuté le projet *D-Rives* dans son ensemble ?

J'ai été approché par MA scène nationale lors du festival Longueur d'ondes (festival dédié à la création radiophonique à Brest), au moment où elle commençait à préfigurer son pôle radio. Elle cherchait des auteurs et m'a proposé de venir à Montbéliard réfléchir à quelque chose. À cette époque-là je relisais un livre collectif intitulé *Walkscapes* (Francesco Careri, 2020) qui réfléchit au pouvoir de la marche et du paysage et à leur importance dans certains mouvements artistiques, notamment surréalistes et situationnistes. Personnellement, quand on me propose de travailler sur un territoire que je ne connais pas, j'ai tout de suite envie de l'arpenter avec les habitants.

Comme l'idée était de travailler sous forme d'ateliers scolaires, je suis venu une première fois rencontrer les élèves, les professeurs, et marcher dans la ville avec eux. Je voulais comprendre comment ils vivaient, eux, cette ville-là et parfois les amener à des endroits qu'ils ne connaissaient pas eux-mêmes. On a fait cela avant même que cela devienne sonore, sans micro, en partant de leur collège et en ralliant le centre-ville de Montbéliard. Je leur avais demandé de me pointer des endroits qui comptaient pour eux, pas forcément des endroits très symboliques, mais par exemple un banc où une jeune fille aime s'asseoir le weekend avec ses copines, un terrain de jeu, un terrain de sport... L'idée était de construire un parcours qui allait devenir sonore avec eux et de trouver quelque chose qui ne soit pas tout à fait un fil rouge parce qu'on aller se permettre de dériver. Il s'agissait d'une classe de collège d'une zone « politique de la ville », une zone périurbaine mais j'avais quand même envie de les emmener au centre-ville parce que je sais d'expérience que souvent, même peu éloignés, ces quartiers en sont souvent un peu coupés. Le principe de la dérive est devenu *D-Rives* parce que sur ce parcours il fallait franchir un petit canal et on a gardé l'idée de passer d'une rive à l'autre. Au fond, il s'agit de montrer en quoi un lieu dans lequel on se trouve va influencer sur notre imaginaire, mais aussi, inversement, en quoi notre imaginaire peut se déployer dans ce lieu-là.

Cette première à Montbéliard a été un beau succès et vous avez donc décidé de réitérer le processus à Belfort ?

Effectivement, on est reparti de principe là. Mais là où à Montbéliard il s'agissait de collégiens allophones récemment arrivés en France, à Belfort on a travaillé avec des jeunes qui habitent leur quartier généralement depuis qu'ils sont nés. Cela implique un autre rapport au territoire et ça, on l'a découvert ensemble. On a commencé au travers d'une carte sur laquelle, à partir d'une idée des professeurs, on a réfléchi au trajet qu'on pouvait tracer pour rallier l'école en zone urbaine à un village rural qui s'appelle Châlonvillars. Il y avait donc un point de départ et un point d'arrivée et à partir de là on a fait une première séance où chacun devait parler d'un point sur la carte qui lui importait.

En plus de la dérive géographique, il y a aussi une dimension historique, quel sens prend-elle dans votre travail ?

J'ai toujours dans l'idée que ces parcours sonores, géographiques, soient aussi des parcours dans l'histoire du territoire. Un jour, en allant rencontrer l'institutrice des élèves de Châlonvillars, j'ai remarqué un petit fascicule qui retraçait l'histoire de la commune et dans lequel il était raconté comment Châlonvillars avait été une sorte de point d'étape de la reconquête de Belfort lors de la seconde guerre mondiale. J'ai ainsi appris que parmi les

troupes qui avaient œuvré à la libération de Belfort se trouvait le bataillon des Commandos d'Afrique. C'est quelque chose que j'ignorais et que les élèves de primaire ignoraient aussi mais qui pouvait faire écho au fait que, dans cette classe, beaucoup d'enfants appartiennent à des familles qui ont immigré il y a deux ou trois générations. C'est le genre de connexion que je fais qui me permettent de me dire que ça n'est pas qu'un parcours sonore mais que l'on creuse aussi dans l'histoire. Que ce soit ces enfants-là dont la propre histoire familiale est potentiellement liée à cette libération et plus généralement aux deux ou trois dernières décennies de l'histoire de France, pour moi ça faisait sens.

Mais avant tout, ce qui importe pour moi c'est de partir de leurs envies et de leurs imaginaires. Par exemple lorsque pendant la dérive on se retrouve devant une représentation du système solaire et que tout à coup un élève explique qu'il aimerait beaucoup aller dans l'espace. J'aime partir de ce mode documentaire pour, grâce aux moyens de la création sonore, aller plus loin et le faire vraiment partir dans l'espace. Tout cela dans une seule et même journée, le matin on était dans le parc sur un mode documentaire, on enregistre les sons de l'extérieur et le jeune Mohammed nous parle spontanément de sa passion de l'espace puis l'après-midi, on se retrouve dans une salle pour créer la partie fictionnelle à partir de cette suggestion « Et si Mohammed partait vraiment dans l'espace ? ». Alors chacun apporte ses idées et moi j'apporte ma banque de sons dans laquelle on puise les petits sons extra-terrestres, les ambiances musicales et ainsi en deux ou trois heures on a écrit le scénario, enregistré les voix et trouvé les sons et les accompagnements. La dernière heure on la passe à assembler tout ça et à faire un premier montage. Je trouve que c'est très intéressant en une journée de pouvoir créer ainsi une mini forme en passant par toutes les étapes d'une création radiophonique.

À ce propos, comment se passe l'écriture finale, le montage, est-il entre vos mains à vous ou bien est-ce que c'est aussi une étape qui est prise en charge par les élèves ?

Ce qui est particulièrement intéressant dans ce cas, c'est que la scène nationale nous laisse beaucoup de temps que qui n'est pas toujours le cas dans les ateliers. On a pu passer une journée et demie par demi-groupe sur la question du montage même s'ils n'en pratiquent pas concrètement les outils. J'avais sélectionné les prises les plus intéressantes et on a écrit la séquence avec le groupe qui en avait fait les prises de son. Parfois, j'avais sélectionné deux prises d'une même séquence et on devait choisir collectivement, débattre. Il fallait envisager les possibilités de construction du sens, choisir la musique, le bruitage et, finalement, ce sont bien des questions esthétiques, narratives, des problèmes de montage. Souvent, on fait ça dès le premier jour de travail, avec une première séquence, ça permet aux participants de voir l'ensemble du processus, de mieux comprendre par la suite les enjeux de la prise de son.

Quelle a été l'implication des adultes autour ?

C'est très important et en l'occurrence à Montbéliard comme à Belfort, ce sont vraiment des équipes très engagées. Elles travaillaient même en mon absence pour faire avancer des petits moments d'écriture, elles nous faisaient remonter des idées et entre deux de mes interventions il y avait toujours des échanges à l'intérieur du groupe, du travail sur le son en général, etc. C'est aussi précieux pour la qualité de l'implication du groupe. L'institutrice avec laquelle j'ai le plus travaillé était par exemple très attentive à ce que chaque enfant participe et on a donc essayé de trouver ensemble une place pour chaque enfant, y compris les plus effacés.

Comment s'inscrit un tel travail dans l'ensemble de votre production ? Quelle en est la dimension artistique ?

Dès le départ je dis aux participants que bien que ce soit un atelier, il est nécessaire pour moi que ça fasse œuvre, il y a une ambition artistique. Il me semble que ça motive les enfants de se dire que l'on va tout faire pour amener la forme à quelque chose d'ambitieux

qui peut aussi intéresser leurs parents, d'autres élèves, quelque chose dont ils soient fiers et dont moi je puisse aussi me revendiquer en tant qu'auteur radio.

La création a d'ailleurs été présentée lors d'une écoute collective et publique.

Oui, le fait que ce soit diffusé crée une meilleure implication. Elle a eu lieu au collège parce que j'y étais également un peu intervenu auprès d'une classe allophone. Celui-ci est en face de l'école primaire, et comme à l'école il s'agissait d'élève de CM2, pour beaucoup c'était le prochain établissement dans lequel ils rentreraient en 6^e. Certains parents ont pu venir écouter.

Maintenant que le podcast est publié sur le site de Radio MA, j'espère qu'ils relaieront autour d'eux.

**Entretien réalisé par Adrien Chiquet avec Thomas Guillaud-Bataille
Novembre 2023**